

## PROLOGUE

Le soleil du matin donne des reflets d'or rouge à la chevelure de ma fille. Ses boucles folles échappent à mes mains désespérément tendues et je reste clouée sur place, les regardant se déployer vers le ciel en un nuage flamboyant. Je n'essaie pas d'attraper ses cheveux, mais son corps qui se dérobe toujours en arrière, tel un plan au ralenti ancré dans mon cerveau. Mes bras battent en vain dans l'air sec de l'été, n'étreignant que le vide contre ma poitrine. Je tente de la rattraper avant qu'elle ne tombe, mais je ne parviens à saisir que quelques-unes de ses mèches cuivrées, ces bouclettes soyeuses que j'aime tant et qu'elle veut à tout prix raccourcir et lisser pour paraître moins petite fille, faire plus grande que son âge.

Mais elle restera toujours une petite fille ; elle ne grandira jamais.

Cette pensée me donne un coup au cœur, en écho au bruit sourd de son corps heurtant le sol. Je tombe à genoux sur l'allée du jardin ; mes rotules craquent sur le béton, mais je n'y prête pas attention. Laborieusement, je me mets à ramper vers ma fille qui gît sous le massif de rosiers. Mes ongles labourent la terre, les cailloux écorchent mes doigts tremblants, mais je continue à progresser. Obstinement. L'écœurante odeur du sang tapisse ma gorge d'une nausée brûlante. Du sang, il y en a tellement. Sur mes mains, sur mes poignets. Je

tends les bras à m'en arracher les épaules, plongeant dans le halo rutilant des cheveux d'Annabel, enroulant mes doigts autour de leurs souples vrilles comme si, en m'y accrochant, je pouvais la retenir. J'appuie ma joue contre le sol humide, attendant que la mort me prenne, moi aussi.

Néanmoins, la libération espérée ne vient pas ; mon esprit continue de tourner comme un disque rayé, prisonnier de l'horreur et de ses souvenirs...

Annabel est petite pour son âge. Elle a un corps menu, des jambes étonnamment longues pour une enfant d'à peine un mètre vingt et des bras très minces. « Mes baguettes », comme elle les appelle. Ses cheveux, c'est ce qu'il y a de plus volumineux chez elle : ses indomptables boucles auburn la nimrent d'un nuage de sucre filé. J'ai toujours pensé que la personnalité d'Annabel se développait en harmonie avec sa chevelure : éthérée, indocile, impossible à contempler sans un sourire de ravissement.

Aidan aurait eu la même masse de cheveux que sa sœur si Dom ne m'avait pas obligée à les lui faire couper ras, neuf mois plus tôt. Je m'étais fait l'effet d'une criminelle en l'emmenant chez le coiffeur du quartier, le samedi précédant la rentrée. C'était le premier jour des jumeaux à leur nouvelle école. Je me souviens des larmes qu'Aidan tentait de dissimuler derrière son encyclopédie, puis des miennes, plus tard, tandis qu'Annabel m'ordonnait d'un geste de m'éloigner du portail, faisant traverser la pelouse luxuriante à son cadet de deux minutes pour le conduire vers l'imposant bâtiment de briques rouges. J'avais regardé la marée d'élégants blazers violets qui m'entourait, et mon cœur s'était serré pour mon fils qui, tout intimidé, caressait nerveusement sa coupe réglementaire.

Pour le coup, les récriminations de Dom étaient justifiées : le coiffeur n'y était pas allé de main morte et j'aurais dû l'en empêcher. Mais lorsqu'il m'avait affirmé d'autorité que *tous* les garçons portaient les cheveux aussi courts, j'avais hésité une seconde de trop. Par la suite, je m'étais consolée : cela aiderait peut-être Aidan à se fondre dans la masse. De fait, mes enfants seraient les élèves les plus pauvres de cet établissement huppé, et je ne supportais pas de penser aux moqueries dont ils ne manqueraient pas d'être la cible. Oui, Dom avait eu tort de vouloir les inscrire dans le privé, et ce, malgré les classes à effectif réduit et les équipements de tout premier ordre. Les jumeaux étaient bien plus heureux à leur ancienne école primaire, avec leurs amis de toujours, des enfants qui ne s'attendaient pas à repartir d'un anniversaire avec, dans leur sachet de remerciement, le dernier modèle d'iPhone ou un bon pour des leçons particulières de ski. Mais comme chaque fois depuis quelque temps, c'était Dom qui avait eu le dernier mot, sur ce point comme sur presque tous les autres, en particulier lorsque nos disputes portaient sur l'éducation des jumeaux.

*C'est fou comme ils se ressemblent, hein ?* s'exclamaient toujours les nounous en tenue de gym devant l'école, avant de filer à leur cours de Pilates.

*Euh, oui... sauf que non.* Mon fils était toujours dans mes jupes, il s'accrochait à moi jusqu'au dernier moment, tandis que ma fille, elle, se dégageait avec impatience, pressée de quitter le nid, de voler de ses propres ailes.

*Est-ce pour cela que tu l'as choisi, lui ? Parce qu'il avait davantage besoin de toi – parce qu'il t'était plus attaché ?*

*Mais non ! Mes enfants avaient tous les deux besoin de moi ! Ils m'étaient tous les deux attachés. Et je les aimais autant l'un que l'autre.*

Le sol caillouteux s'enfonce toujours plus profondément dans ma joue, tandis que le débat continue de faire rage dans ma tête, vain et inutile : Annabel n'aura plus jamais besoin de moi, et Aidan refusera désormais ma protection maternelle, même s'il se sent vulnérable. C'est mon châtement pour avoir laissé un tueur s'introduire chez nous, pour avoir choisi de préserver mon fils doux, timide et hypersensible et avoir laissé ma fille pétillante, intrépide et avide d'attention aller vers une mort certaine.

Quelqu'un a sonné à la porte.

— J'y vais, maman ! Toi, t'as qu'à continuer : tu t'en sors super bien ! m'a dit Aidan.

Il partait déjà vers l'entrée quand, de la main, je l'ai stoppé dans son élan.

— Une minute, mon lapin. Je n'aime pas que tu ailles ouvrir à des inconnus.

Annabel s'est levée d'un bond du canapé.

— Qui te dit que c'est un inconnu ? C'est peut-être oncle Max. Il a dit qu'il avait une surprise ultra-spéciale pour nous.

J'ai roulé les yeux.

— Hum... Donnez-moi une petite seconde.

*Et voilà... Parfait !* Inconsciente de la tragédie qui se nouait, du mal qui guettait notre famille ordinaire et sans histoires, j'ai même souri en enfonçant la dernière bougie dans le glaçage bleu de l'énorme gâteau d'anniversaire en forme de piscine – dix bougies violettes pour Annabel, dix bougies rouges pour Aidan. Ce serait le clou de leur piscine party, cet après-midi.

— J'arrive ! ai-je lancé en me pressant vers la porte, léchant un peu de glaçage collé sur mes doigts.

Mais Annabel m'avait devancée.

— Je te parie que c'est le facteur. Regarde cette ombre

géante derrière la vitre. Il doit nous apporter une méga-montagne de cadeaux !

— J'espère que, dans le tas, il y aura la nouvelle Xbox, a dit mon fan de jeux vidéo en s'avançant dans le dos de sa sœur.

— Aidan, tu sais bien que ton père n'aime pas beaucoup les jeux vidéo, ai-je répliqué, affectant un ton pète-sec pour qu'il ne se doute de rien.

— C'est parce qu'il veut toujours gagner et qu'il déteste se faire tuer, a répondu mon fils, plein de sagesse.

Sur ce, il a levé les yeux au ciel, m'imitant si bien que je me suis remise à rire.

Le plus étrange, c'est que, quelques secondes après, on se serait crus projetés dans l'un des jeux de combat d'Aidan, ceux où l'on passe son temps à tirer sur tout ce qui bouge. À deux pas devant moi, ma fille a ouvert la porte d'entrée et elle a levé les yeux sur l'ombre immense en cagoule et treillis militaires, qui n'apportait pas de cadeaux, mais occultait de sa masse menaçante cette radieuse matinée d'été. L'homme m'est apparu encore plus grand lorsque, empoignant les jumeaux, il les a entraînés dehors, jusqu'au jardin de derrière, sa main gantée pointant une arme sur leurs petits visages quasi identiques, encore tout illuminés de joie enfantine, puis sur le mien, épouvanté, alors que je parvenais enfin à leur hauteur.

— Choisis-en un, salope !

À présent, c'est le noir.



**PREMIÈRE  
PARTIE**



*Trois mois plus tard*

Mon fils a besoin d'aller chez le coiffeur. Ses cheveux lui tombent sur les yeux comme un rideau à travers lequel il jette des coups d'œil inquiets, tel un comédien dévoré de trac évaluant le public avant d'entrer en scène. Mais ce n'est que de moi qu'Aidan se cache. Quand j'entre dans la pièce, il regarde ailleurs et se dérobe quand je veux lui faire un câlin. Mes doigts me démangent de caresser ses joues veloutées, de retrouver cette sensation quasi oubliée, et je m'étreins moi-même pour pallier la douleur vertigineuse de ne plus avoir d'enfant à serrer dans mes bras.

Durant trente-six semaines, j'ai porté mes jumeaux, nos trois cœurs battant à l'unisson, d'abord dans mon ventre, puis contre ma poitrine tandis que je nourrissais leur tout petit corps de lait et d'affection. Ce peau à peau a renforcé notre lien d'amour et de dépendance mutuelle. Nous ne faisons qu'un, mes bébés et moi, et, durant les dix années qui ont suivi, notre trio n'a fait que se resserrer. Aujourd'hui, il a été brutalement amputé d'un de ses membres : ma belle petite fille n'est plus là.

Le douloureux sentiment de son absence continue de la faire vivre en moi et je m'accroche désespérément à cette sorte de présence en creux. J'ai abandonné ma fille au moment fatal : plus *jamais* je ne la laisserai me quit-

ter un seul instant. Néanmoins, le chagrin du deuil nous paralyse – moi, mon mari Dom et mon fils, qui ne peut pas vivre sans sa jumelle.

Rencogné au bout du canapé, les yeux fixés sur l'écran de sa DS, on dirait qu'Aidan cherche à se fondre dans le décor. Il porte son jean et sa chemise, la tenue que je lui avais achetée spécialement pour sa journée d'anniversaire. Comment peut-il remettre ces vêtements sans qu'ils lui brûlent la peau ? Comment fait-il pour supporter ce tissu imprégné de souvenirs atroces ? À moins qu'il ne le fasse à dessein, justement : porter ces vêtements-là, c'est rappeler à sa maman ce qu'elle a fait. Et ça marche. C'est mérité, je le sais, et en même temps c'est... surprenant de sa part.

Mais à quoi m'attendais-je, en fait ? Je n'en sais rien ; pas à cela, en tout cas... pas à ce *néant* empli de récriminations silencieuses. Aidan n'a jamais été un petit garçon cruel : il est doux et affectueux. Je me souviens du jour où notre chat Disco s'est fait écraser. Les jumeaux avaient trois ans. J'avais passé des heures à consoler Aidan, à lui caresser les cheveux, à bercer son petit corps frémissant, tandis qu'Annabel lui tapotait la main avec curiosité, me regardant d'un air indécis, les yeux remplis de questions qu'elle ne savait comment formuler. Enfin, Aidan avait séché ses larmes ; il avait fait un câlin à sa sœur et elle avait retrouvé le sourire.

Lui seul était capable de redonner le sourire à Annabel quand le premier rôle lui avait échappé lors d'une audition de danse ou qu'un rhume l'empêchait de participer à une compétition de natation. Son amour pour elle n'avait d'égal que la haine qu'il me porte aujourd'hui. Non, « haine » est un mot trop fort, trop *actif*. La vérité, c'est que je n'existe plus pour lui et que lui-même existe à peine. Aidan a toujours été l'ombre de sa sœur. Privé de

sa jumelle, il n'est plus que l'ombre de lui-même, un petit garçon à la dérive. Déjà dans mon ventre, Annabel se lovait contre lui ; elle a continué quand ils étaient bébés et ne l'a jamais lâché durant sa trop courte vie.

Mes merveilleux jumeaux, mes deux trésors.

Ils ont toujours été inséparables et, quand je regarde Aidan, je vois le visage d'Annabel. Je voudrais lui parler – j'en *meurs* d'envie –, mais les mots ne viennent pas et, de toute façon, à quoi bon ? Je sais qu'il ne me répondrait pas. *Aidan, je suis tellement désolée, mon amour.* Mes paroles d'excuses – tellement dérisoires – remplissent mon esprit et font vibrer chacune de mes terminaisons nerveuses. Ces jours-ci, j'ai l'impression de répéter cette phrase en boucle et, pourtant, je ne la prononce que dans ma tête ; les mots ne franchissent jamais mes lèvres.

Je n'ai pas besoin de l'avis d'un médecin : c'est le stress post-traumatique qui m'a privée de ma voix. « Mutisme sélectif », le terme me revient de mes cours de psychologie à la fac, il y a... une éternité ! Cela explique mon silence. De plus, le traumatisme a créé un dysfonctionnement anxieux qui inhibe ma mémoire – en même temps que mon appétit, mes sensations physiques, mon énergie...

Tout cela, je le sais et je le comprends, mais je n'ai pas le pouvoir d'agir dessus. J'ai l'impression d'évoluer en permanence dans un brouillard épais ; tout est flou, cotonneux, assourdi. Tout, sauf mes émotions ; elles n'ont jamais été aussi intenses. Je ne cesse d'en dresser la liste sur le tableau blanc de mon esprit – n'importe quoi pour conserver une sorte d'emprise sur la réalité, une certaine conscience de moi-même. J'ai déjà l'impression de m'être à moitié évaporée dans l'espace.

Ce tableau blanc... Désormais, il hante mon esprit presque au quotidien ; sa surface brillante est couverte

de toutes sortes de notes, diagrammes et commentaires – mon cours de psycho à moi. J’ai la vue fatiguée, les yeux qui se brouillent, mais je revois très nettement l’ancien tableau blanc de la fac devant lequel le beau Seamus Jackson, acteur raté devenu maître de conférences, prenait la pose. Rien d’étonnant à cela, j’imagine, si l’on tient compte du temps que j’ai passé à les fixer tous les deux.

Seamus Jackson... Cela faisait des années que je n’avais pas repensé à lui, mais à présent, la voix dans ma tête résonne de ses caressantes intonations écossaises. Pour le cours imaginaire d’aujourd’hui, ma mémoire est allée exhumer l’image de Seamus (appelez-moi Shay, les amis !) campé dans sa posture habituelle – jambes écartées – et gribouillant d’un geste ample un cerveau après un traumatisme grave : les neurotransmetteurs en vrac... la totale. Les mains sur les hanches, Shay brosse un récit dramatique à partir d’une explication lapidaire. Il explique comment, suite à un traumatisme, l’amygdale soumise à une stimulation excessive peut « s’emmêler les pinceaux dans sa réponse combat-fuite, paralysant souvent la parole du sujet ». Il se ménage une pause théâtrale avant de poursuivre :

— Tout traumatisme, voire une anxiété excessive, a la capacité de générer au niveau de l’amygdale un ressenti du danger tellement intense qu’en réaction, elle induit chez le patient un sentiment d’insécurité permanent qui va le pousser à – disons les choses carrément, les amis ! – *se fermer comme une huître* ! En gros : surchauffe, d’où court-circuit !

Oui, je comprends mon mutisme, mais il m’est insupportable. J’arrive à me souvenir de cours auxquels j’ai assisté à l’âge de vingt ans, mais je suis incapable de me remémorer ce qui s’est passé dans mon propre jardin, le

matin du dixième anniversaire de mes jumeaux – cette journée fatidique qui a bouleversé le cours de notre existence à tous. Et à jamais. Je me souviens du bleu perçant des yeux de Shay, mais si je veux accéder au déroulement précis du meurtre de ma fille – aux derniers instants de sa vie qui, pour moi, n'avait pas de prix –, c'est le noir total. Tel est le paradoxe de l'esprit humain. Et dire que les gens s'imaginent que c'est le cœur, le siège de nos émotions les plus complexes...

À l'époque, je n'avais même pas conscience de m'être à ce point intéressée à Shay. Après tout, notre relation illicite n'avait duré qu'une semaine. (*Pour un maître de conf', coucher avec une étudiante revient à appuyer sur le bouton d'autodestruction.*) Et pourtant, je me souviens au mot près de chacun de ses cours. Toutefois, ce n'est qu'aujourd'hui qu'ils me reviennent : alors que je suis au fond du trou. J'ai perdu ma petite fille adorée – pire que cela, je l'ai abandonnée – et cette pensée me plonge dans un abîme d'incompréhension.

*Choisis-en un, salope.*

Mais pourquoi quelqu'un voudrait-il me forcer à faire un tel choix ? Cela me rappelle une scène de ce film qui nous faisait verser des torrents de larmes, ma colocataire et moi, les après-midi de dimanche pluvieux. *Le Choix de Sophie*, c'était ça, le titre. Avec Meryl Streep. Mais là, on n'est pas dans un film ; c'est ma *vie*. Comment quelqu'un a-t-il pu m'infliger une telle épreuve ? Comment quelqu'un a-t-il osé faire cela à ma fille ?

*La colère.* La revoilà. J'ai appris à ne pas la refouler. Ainsi, j'en prends note sur mon tableau blanc, consciencieusement, permettant au cours magistral de Shay de resurgir dans ma mémoire :

— De nombreuses personnes peuvent réagir à la perte d'un être cher par une colère extrême, les amis.

Ne faites pas l'erreur de croire que le deuil est une expérience passive.

Je sais que mon inconscient se protège en occultant tout ce que la police doit m'avoir appris sur l'agresseur. Le traumatisme d'avoir perdu Annabel a jeté un voile noir sur mon esprit, et j'ai beau m'escrimer à me remémorer cette journée de cauchemar, ces instants effroyables, les seules choses qui me reviennent, ce sont des bribes de souvenirs en désordre. Mais en vérité, ce qui me torture, ce n'est pas de savoir *qui* a commis cette atrocité, ni même de comprendre *pourquoi* on m'a privée de ma capacité à parler, à dormir, à penser ou à sortir de chez moi. Ce qui me maintient dans cet état de sidération, ce n'est pas l'acte ignoble du meurtrier, c'est l'horreur de ma *propre* culpabilité.

Pour la millième fois, je tente de trouver un sens à ce qui s'est passé. Ai-je *sauté* Aidan parce que je le préférerais à sa sœur ? Ou ai-je *choisi* Annabel parce que je l'aimais davantage ? Ils étaient jumeaux ; j'avais toujours juré de les aimer autant l'un que l'autre, de ne jamais montrer aucun favoritisme. Alors, que s'est-il passé dans ma tête ? Ai-je sacrifié Annabel dans l'intérêt de son frère ? Ou l'ai-je sauvée de cet enfer où nous errons à présent tous les trois comme des ombres, marchant sur la pointe des pieds autour du gouffre béant de l'absence – trois personnes vivant sous le même toit et qui pourtant n'ont plus rien d'une famille ?

Aucune réponse ne vient ; mon esprit est un livre fermé.

Dans cette épreuve, Dom a été un véritable roc. Jamais il ne s'est départi de son calme froid et impassible. De mon côté, j'ai bien conscience de m'être entièrement déchargée sur lui. C'est Dom qui a parlé à la police, aux

avocats, aux journalistes, aux voisins... Jamais il ne m'en a fait le reproche – et jamais il n'a déclaré à Aidan que tout était ma faute – ou alors, je ne l'ai pas entendu. Je sais que Dom ne montera pas notre fils contre moi : il ne l'obligera pas à choisir entre ses parents comme on m'a forcée à choisir entre mes deux enfants. Si nous nous sommes violemment opposés au sujet de l'école que devaient fréquenter les jumeaux, ces disputes-là sont oubliées depuis longtemps.

La vie a repris son cours, voilà tout – identique et pourtant irrémédiablement transformée. Nous habitons toujours la même maison confortable, dans la même rue tranquille de Hampton Village. Le train-train domestique a repris : école, loisirs extrascolaires, devoirs et Jasper, l'ami d'Aidan, qui vient jouer chez nous. Mais moi, je ne sors plus de la maison. Désormais, je passe mon temps à regarder mon fils et mon mari déambuler d'une pièce à l'autre, incapables de se fixer. Eux me croisent sans me voir, feignant d'être pris par la routine du quotidien, tandis que j'erre tel un spectre en marge de leur existence. Je suis incapable de m'exprimer, je dors à peine et je ne sais pas comment aller de l'avant ; apparemment, tout ce que je suis capable de faire, c'est de regarder en arrière et de m'interroger : *Comment en suis-je arrivée là ? Pourquoi cette chose abominable s'est-elle produite ?*

Dom n'a pas levé les yeux de son ordinateur portable, et Aidan est toujours rivé à sa DS. Ils n'ont pas conscience de ma présence. J'en profite pour observer Dom ; je le regarde vraiment, cet homme que j'ai tant aimé, mais qui ne peut plus se résoudre à me regarder, *moi*. Il a les sourcils froncés, le front plissé. N'était-il pas plus costaud, avant ? Aurait-il perdu du

pois ? Ces derniers mois et ces dernières semaines l'ont marqué tout autant que moi, je le sais. Son visage est amaigri, ses yeux bleus sont absents – il a l'air au bout du rouleau.

C'est alors que j'aperçois la petite patte-d'oie au coin de ses yeux, et ce détail me ramène en arrière, très loin en arrière, à notre toute première rencontre.